

LIVRE 1

ÉTÉ

## DÉFENSE D'URINER

EN CETTE NUIT DU 18 JUIN embaumée de tilleuls, François-Joseph de La Fistinière s'apprête à pisser, d'un jet dru, sur la flamme éternelle de la Résistance. L'esplanade du mont Valérien, encore toute bruissante ce matin des solennités républicaines, est désormais vide. Seules quelques phalènes vrombissent autour des lampadaires.

François-Joseph, prénommé de la sorte pour complaire à un oncle épris de la Première Guerre mondiale – et surtout particulièrement fortuné –, vise en titubant la flamme bleuâtre. Ce rebelle s'est toujours fait un point d'honneur d'atteindre le centre des gogues sans provoquer d'éclaboussures. Mais le gros joint de ganja qu'il a planté entre les lèvres rend ses gestes incertains. François-Joseph tripote sa robinetterie de la main droite tout en serrant une cannette de bière de la gauche. Il est venu avec des munitions supplémentaires. Son short à poches Kulte contient une seconde cannette de bière 8.6 et un autre joint.

Détenteur de l'Ifon 11, le souple, doté de dix-huit millions de pixels et de cent vingt-quatre gigas de mémoire, il tient à donner de l'ampleur à son exploit. Cette version molle de l'Ifon pouvant se ventouser n'importe où, François-Joseph a

choisi de coller l'appareil sur le grès rose de la croix de Lorraine surplombant la flamme éternelle.

Va-t-il envoyer un sms à ses potes pour les prévenir de son exploit, ou bien le leur facetimer ? Il choisit un effet de surprise plus ambitieux.

« Ouverture maximum, option super HD. Caméra infra-rouge. Option partager... »

Ifon s'exécute.

Tout en tétant goulûment son pétard, François-Joseph demande encore au smartphone d'ajouter l'empreinte thermique, puis de lui renvoyer un aperçu holographique. La machine, obéissant à la voix, projette le halo rougeoyant de son propriétaire avec, en fond, les tours de La Défense. Vues depuis le sommet du mont Valérien, elles dessinent un scintillant arrière-plan que vient lécher, à intervalles fixes, le phare de la tour Eiffel. La caméra d'Ifon restitue aussi les balles traçantes des chauves-souris à la poursuite d'insectes nocturnes.

« Épatant. Merci les filles ! » hoquette François-Joseph, ravi de cet effet graphique inattendu.

Mais il est trop barré pour s'inquiéter de la présence d'autres caméras. Planquées dans les lampadaires, elles sont connectées au commissariat de Suresnes, où Hakim et Tengo, deux récentes recrues de la police nationale, surveillent, d'un œil aveuglé par l'habitude, le terre-plein d'ordinaire vide. Le nez plongé dans leurs kebabs-frites, ils n'ont pas encore repéré l'iconoclaste souillant la vasque mémorielle.

Pisser sur la flamme de la Résistance, l'envie lui est venue après trois copieuses lignes de coke péruvienne. Il lui fallait

absolument se libérer de ce 18 juin qui est aussi la date de son anniversaire. Le matin même, avec ses père, oncles et cousins, tous issus de l'École militaire, de X, de Saint-Cyr, et arborant tricorne, épée de parade, gants blancs et plumets, François-Joseph s'était aligné en bel ordre sur l'esplanade pour célébrer l'appel du général de Gaulle depuis Londres.

Il ne saurait en être autrement pour un mâle de La Fistinière, arrière-petit-fils du vicomte Henri Ferdinand Romuald, libérateur de quinze communes entre Caen et Paris, aide de camp du Général, négociateur chevronné des accords d'Évian et décoré de la Croix de guerre, de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire, plus une dizaine d'autres breloques.

« On n'échappe pas à la gloire et à la patrie, tonne régulièrement Gontran de La Fistinière, l'oncle aux millions. La France, nous l'avons dans les gènes, nous l'avons construite ! »

Vingt ans donc que ce cadet de bonne famille est tenu d'assister aux commémorations officielles ; vingt ans, voire plus, car, dans le ventre de sa mère, déjà, il y assistait, sans parler du long séjour dans les testicules paternels marquant la cadence sous le caleçon de flanelle militaire. Mais par quelle concomitance patriotique a-t-il bien pu voir le jour un 18 juin ? Enfant, il était fier de ce hasard ; adolescent, il en devint préoccupé. Aujourd'hui, à vingt ans, ce hasard l'ennuie. Et l'ennui, lorsque l'on est d'une complexion oisive à tendance toxicomane, s'avère souvent un piètre conseiller.

« Vous l'avez fait exprès, vous m'avez programmé ! a-t-il lâché à ses géniteurs lors du petit déjeuner.

– François-Joseph, vous galéjez ! » lui répondit son père.

Amédée-Victor raffole de ces provincialismes qui sonnent tellement « trésor de la langue française », ainsi qu'il aime à le dire. Puis il s'était servi un pastis, « délicieusement popu ». La *mater familias*, Joséphine-Adélaïde, née de Briçonnet, préféra trinquer au gin à la mémoire de la reine mère anglaise, et ce fut plutôt gaie que la tribu se rendit à ces festivités nationales en si parfaite concordance avec l'histoire familiale.

François-Joseph s'était, quant à lui, allumé son premier cône de la journée. Qu'il fût un cancre, un paresseux, un panier percé, un bambocheur, n'importunait personne. On était ainsi, dans la famille, des militaires de profession, mais d'abord de joyeux compagnons. Titrant dix quartiers de noblesse depuis qu'un ancêtre en beuverie de Guillaume le Conquérant avait été adoubé chevalier après la bataille d'Hastings, en 1066, nul, dans la lignée, ne rechignait à s'allumer le ciboulot de bon matin.

« L'aristocratie sans une pointe d'originalité n'est qu'une bourgeoisie parvenue, rota son père. Et, que je sache, cela ne nous a point nui. D'ailleurs, aujourd'hui, je figurerai derrière la présidente ! Bon, concernant l'argent, il nous arrive d'avoir quelques trous d'air. Mais c'est une autre affaire, tempéra-t-il. Rendons donc grâce à ton cher oncle Gontran qui, etc. »

C'est donc d'un pas martial, bien qu'asymétrique, que François-Joseph est revenu se présenter devant la flamme réactivée le matin même par la présidente de la République en présence de la reine d'Angleterre, des présidents des États-Unis, de la Fédération des Russies et de la chancelière allemande.

Il les imagine urinant chacun leur tour sur l'auguste symbole.

« Dommage qu'ils ne le fa-fa-fassent point ! bégaye François-Joseph. À la santé de tous les Fistinière passés, présents et futurs ! »

François-Joseph est enfin prêt à lancer sa vidéo en version militaire psychédélique. Il se positionne une dernière fois, jambes écartées, le tuyau bien pointé dans l'axe de la place triangulaire. Le Nôtre n'aurait pas inventé mieux à Versailles, sauf que nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle et que cette perspective-là va s'offrir à la planète entière.

« Pissez, vous êtes filmés ! » gueule-t-il.

Ifon 11, docile, déclenche instantanément sa caméra et se connecte au réseau mondial. Puisque François-Joseph a demandé le mode public, bien vite, les observateurs ne manquent pas, y compris les caméras de surveillance. Au commissariat, Tengo explose d'un rire sénégalais.

« Vise-moi ce couillon qui pisse sur le feu. Le mec, y doit penser qu'y avait un risque d'incendie !

– Quel manque de respect quand même », s'insurge Hakim, pudibond.

Le débit de Franjo est un vrai long métrage. L'urine ruisselle sur le bord convexe de la vasque de bronze où l'odeur ammoniacquée suscite le vol insomniaque de quelques guêpes.

« Hé chef, venez un peu voir ça ! »

Hakim zoome et aperçoit Ifon ventoué sur la croix de Lorraine. L'amusement des recrues est glacé par la fureur du chef.

« Il se filme ! J'y crois pas ! Ce porc se filme. Arrêtez-moi ça tout de suite ! »

Hakim et Tengo sont brutalement sommés de passer du mode série à la télé-réalité sans même avoir le temps d'essuyer la friture graissant leurs doigts. Un gyrophare hurleur surgit du parking du commissariat. Les pneus crissent dans les virages pris très serrés. L'adrénaline envahit les encéphales policiers.

François-Joseph, à cent trente-six mètres d'altitude, s' imagine maintenant être aux sources de la Seine et de la Marne. Uriner lui procure une jouissance infinie. Sa gorge imbibée de bière, connectée à son urètre dilaté de plaisir, pompe à pleins poumons la fumée grasse. Ses reins distillent l'herbe transitée par Belgrade ; la coke convoyée par des mules piégées par les mafias, le suc du houblon et tout le tabac fumé dans la journée. Ses synapses embuées par le tétra-hydrocannabinol brouillonnent ses pensées. Son pouls s'accélère et tambourine son crâne.

« Moi, Franjo, douzième du nom, je pisse sur l'histoire ; moi, Franjo, je pisse sur la France militaire, la discipline, le respect et les médailles en fer-blanc. Moi, Franjo, je vous... pisse ! »

Qu'il est bon, sous les stèles en haut-relief des batailles nationales, de salir sa destinée et ses ancêtres. Divinement amusant. Son jet est libertaire, sa tripe en tressaille.

« Merde ! Je t'emmerde, France de mes aïeux, France de mes aïeux, France de mon enfance, douce France. »

Cent Ifon connectés dispersent ses anaphores. Certains l'enregistrent. Si sa vidange continue, il posera sa pêche sur le mont Valérien avec la désinvolture d'un clodo bituré chiant entre deux voitures. Mais la sirène ne lui en laisse pas le temps. La testostérone lui intime l'ordre de ficher le camp. Il jette son pétard et sa cannette pour plonger dans un massif

de buis. Lorsque Hakim et Tengo jaillissent de la voiture, arme au poing, ils ne trouvent qu'un joint grésillant dans la bière renversée.

« Putain, où il est passé ? »

Tengo ramasse le pétard et le hume d'un air intéressé.

« Hé, qu'est-ce que tu fous, s'exclame Hakim. Aide-moi, faut le retrouver. »

– Pourquoi ? Il a rien fait de mal, finalement. Dis donc, cette beuh, c'est de la bombe.

– Halte-là. C'est une preuve. Il y a de la salive et de l'ADN. Donne ça.

– Dans tes rêves, lui balance Tengo en ramassant la cannette de bière. Là aussi, il y a son ADN. Regarde, on dirait même qu'il s'est coupé la lèvre. Il y a un peu de sang. Prends donc ça comme preuve. Moi, je garde le joint. »

Et pour couper court aux vellétés autoritaires de son collègue, Tengo rallume le pétard de Franjo.

« Licence de profiter, sinon à quoi bon entrer dans la police ? » lance fièrement le policier noir à son confrère d'origine maghrébine.

La cannette est soigneusement rangée dans une pochette en plastique. Minuit est sonné. La tour Eiffel éteint son phare. Neuilly et Rueil-Malmaison s'endorment, rassurées par la hausse des actions boursières. Le Paris chic se calefeutre dans la quiétude de la vidéo-surveillance. Au commissariat, le chef, furax, passe un savon à ses deux subordonnés, qui n'ont pas été fichus d'intervenir correctement. L'ADN du rejeton de La Fistinière part aussitôt au labo d'analyses médico-légales. Outré par cette atteinte à la mémoire de la Résistance, le chef envoie un sms, en mode identifiant inconnu, au *Canard enchaîné*.